

du prince; la foule s'ouvrit et lui fit passage avec respect; il demanda d'un ton haut et ferme où était monseigneur le duc d'Orléans; on lui répondit qu'il travaillait. « Qu'on m'annonce, ajouta-t-il. » Il s'avance alors vers la porte, ne doutant point de la voir s'ouvrir devant lui; mais le marquis de la Fare, capitaine des gardes du régent, lui barre le passage et lui demande son épée; le Blanc lui remet un ordre d'exil.

Dans le même instant, le comte d'Artagnan, commandant des mousquetaires gris, le serre du côté opposé à la Fare; le maréchal crie et se débat : on le jette dans une chaise à porteurs, on l'y enferme, et on le passe par une des fenêtres qui s'ouvre en porte sur le jardin. La chaise, entourée de gardes, descendit l'escalier de l'orangerie, au bas duquel se trouvait un carrosse à six chevaux et une escorte de mousquetaires. Le maréchal fut porté dans la voiture; d'Artagnan se plaça à ses côtés, un officier se mit sur le devant avec Dulibois, gentilhomme ordinaire; le carrosse partit, et en moins de trois heures arriva, à neuf lieues de Versailles, au château de Villeroy, dans lequel il fut gardé à vue. Il eut beau crier à la violence, s'emporter contre Dubois et contre le régent, annoncer que l'Europe allait demander compte de son enlèvement, et Paris se révolter, on le laissa dire et on le garda prisonnier. Personne ne remua, pas un ambassadeur ne s'inquiéta de lui; seulement l'évêque de Fréjus, Hercule de Fleury, donna la comédie d'une fuite, et protesta contre l'arrestation du gouverneur en abandonnant la cour et en se retirant chez le président de Lamoignon. Le lendemain, le jeune roi ne voyant point paraître son précepteur, crut sa vie en danger, et donna de telles marques de

désespoir, que Philippe fut contraint pour l'apaiser de dépêcher un exprès et de faire ramener monseigneur de Fréjus. Celui-ci, charmé d'avoir été l'objet de regrets aussi vifs de la part de son royal élève, ne se fit point prier pour reparaitre à la cour, où il prévoyait que l'avenir lui préparait la première place. Il consentit même et de fort bonne grâce à faire goûter au roi le duc de Charost, qui avait été nommé gouverneur en remplacement du maréchal.

Cet exil de Villeroy arrangea tout le monde. Dubois n'ayant plus à craindre les clameurs et l'opposition du vieux maréchal, s'occupa de vaincre certaines répugnances du régent à son élévation au poste de premier ministre, et en vint à son honneur, au grand scandale de la France.

Le parlement, qui était vendu au cardinal, enregistra complaisamment les lettres patentes de cette nomination; les grands seigneurs applaudirent; les journaux de la cour encensèrent Dubois, et l'Académie française, suivant ses habitudes de courtoisie, l'installa parmi les illustres. Il ne manquait plus au ministre-cardinal, pour égaler en tous points ses devanciers, Richelieu et Mazarin, que de grossir sa fortune et de lui faire atteindre les proportions gigantesques de celle de ces deux ministres. Indépendamment des sommes énormes qu'il avait fait passer en Angleterre, et dont on n'a jamais pu savoir le chiffre exact, il s'adjudgea les revenus des abbayes de Nogent-sous-Coucy, de Saint-Just, d'Airvaux, de Bourgueil, de Berg-Saint-Vinox, de Saint-Bertin, de Cercamp, et de beaucoup d'autres, qui lui formèrent un revenu de plusieurs millions. En même temps il s'occupa de faire disparaître les preuves d'un mariage qu'il avait contracté dans sa jeunesse

avec une fille dont il était tombé éperdument amoureux, et qu'il avait ensuite abandonnée. La célébration du mariage avait été faite dans une paroisse de village, au fond du Limousin. Aussi longtemps que Dubois avait occupé un rang inférieur, il avait payé largement le silence de sa femme; mais les exigences de celle-ci ayant grandi en raison de l'élevation de son mari, il s'était déterminé à couper court à cette sorte d'exploitation en faisant disparaître toutes les preuves écrites de son mariage; d'ailleurs il y était poussé plus fortement encore par la crainte que cette union ne vint à s'ébruiter. Il s'ouvrit de son projet à Breteuil, l'intendant du Limousin, qu'il avait fait venir à Paris, et se concerta avec lui sur les moyens de le mettre mystérieusement à exécution.

Leur plan arrêté, l'intendant reprit la route de sa province, s'arrangeant de manière qu'à une heure assez avancée de la nuit il pût arriver dans le village où avait eu lieu le mariage de Dubois; il descendit au presbytère. Le bon curé, qui était encore celui qui avait procédé à la cérémonie, fut tout à la fois surpris et émerveillé de recevoir la visite d'un si grand personnage que monsieur l'intendant. Breteuil prétexta le besoin de prendre quelque repos avant de continuer sa route, et le pria de lui accorder l'hospitalité pour la nuit. Le pauvre prêtre répondit que tout dans la maison était à sa disposition, et sur l'heure il fit préparer un copieux souper. L'intendant se mit à table et fit à son hôte l'honneur de l'engager à manger avec lui. La chère était excellente, le vin encore meilleur. Breteuil mangeait comme un voyageur affamé et se versait à boire à pleines rasades; le curé voulut lui tenir tête, et vida tant de brocs qu'il ne put bientôt plus se soutenir et roula

sous la table. C'était le moment qu'attendait le rusé compère: comme il avait eu soin de renvoyer la servante, il put à son aise enlever au prêtre ivrogne la clef d'une armoire où étaient renfermés les registres de son église; il prit celui qui portait la date du mariage de Dubois, en détacha un feuillet, referma l'armoire et replaça la clef dans la poche de la soutane de son hôte. Au matin il se remit en voyage, laissant le curé endormi; et au lieu d'aller à Limoges, il s'en fut à Brives-la-Gaillarde, chez le notaire successeur de celui qui avait fait le contrat du ministre. De force et d'autorité il s'en fit remettre la minute; ensuite il manda auprès de lui la femme du cardinal, lui annonça que toutes les preuves légales de son mariage étaient anéanties, et lui signifia qu'en cas d'indiscrétion de sa part ou de celle de ses parents, elle serait immédiatement enlevée et plongée dans les plus profonds cachots.

Cette expédition terminée, Breteuil revint à Paris et remit à Dubois les deux importantes pièces dont il s'était si habilement emparé. Le ministre, pour reconnaître ce service, lui donna la charge de secrétaire d'état de la guerre.

Tout avait réussi à cet infâme cardinal. La majorité de Louis XV, qui était le moment le plus difficile pour lui, avait été l'occasion d'un nouveau triomphe; le jeune roi l'avait maintenu dans son poste. Mais au milieu de toutes ses grandeurs, un mal terrible le minait et lui faisait cruellement expier ses débauches; ce mal, qu'il avait puisé dans les bras des belles dames de la cour, avait fait de tels progrès, qu'il ne pouvait plus ni marcher ni supporter le mouvement de la voiture. Néanmoins la vanité fut plus forte que le mal, il voulut assister à cheval à une revue que passait Louis XV,

pour jouir des honneurs de premier ministre, qui étaient à peu près les mêmes que ceux qu'on rendait à la personne du souverain. Il paya cher cette satisfaction orgueilleuse; le mouvement du cheval lui fit rompre un abcès, et on fut obligé de le transporter mourant à son appartement. Les médecins appelés auprès de lui déclarèrent qu'il n'y avait pas un instant à perdre pour empêcher la gangrène de gagner la vessie, et qu'on devait de suite opérer une castration complète. Dubois s'emporta contre eux, blasphéma comme à son ordinaire, et finit par se soumettre.

Avant de procéder à l'opération, les chirurgiens lui proposèrent de recevoir les sacrements. A cette ouverture, il entra dans un paroxysme de fureur. Cependant le mal et la fatigue ayant amené un moment de calme, on lui demanda s'il permettrait qu'on lui apportât le viatique. « Allez à tous » les diables, s'écria-t-il en jurant et en sacrant, c'est bientôt » dit, le viatique; ne savez-vous pas qu'il y a des cérémonies » particulières pour les cardinaux? qu'on aille à Paris les » demander à Bissy, et laissez-moi en paix! » On lui obéit. Toutefois les chirurgiens voyant le danger du moindre retard, le pressèrent de consentir à l'opération.

Il céda enfin à leurs instances, à celles de monseigneur le duc d'Orléans, et s'abandonna aux mains de la Peyronie, qui amputa la partie malade. On reconnut à la nature de la plaie que c'en était fait du premier ministre. Effectivement, il baissa de plus en plus, perdit connaissance, et mourut le lendemain sans avoir reçu les sacrements. Ainsi finit ce phénomène de vices et de fortune!

Philippe d'Orléans, qui s'était pour un instant effacé pen-

dant la courte durée de ce ministère, reparut aussitôt sur la scène pour recueillir l'héritage de son précepteur et le remplacer dans sa charge. Son altesse n'avait nullement perdu l'espoir de régner un jour sur la France, et la manière habile dont elle conduisait les affaires montrait qu'elle n'avait rien changé à ses projets.

Quelques mois avant la déclaration de la majorité de Louis XV, le régent avait nommé Dubois premier ministre, et l'avait fait maintenir dans ce poste important par le jeune roi, pour éviter que le peuple ne l'accusât de vouloir perpétuer son autorité sous deux dénominations différentes, et n'en prit ombrage. Il avait aussi calculé qu'il était plus favorable pour lui de ne pas brusquer les choses, et d'attendre la mort de Dubois avant de remplir les fonctions ministérielles; il avait eu également la précaution de s'assurer auprès de Chirac, le médecin ordinaire du cardinal, du nombre de mois que pouvaient encore laisser à son précepteur les maladies honteuses dont il était dévoré.

L'infâme duc d'Orléans avait prévu, en donnant à la France un ministre comme Dubois, que son successeur, quel qu'il fût, ne pouvait qu'être bien accueilli par le peuple; et il se trouva que Philippe avait admirablement combiné ses plans. Mais Dieu avait décidé que lui aussi succomberait au moment où il croirait toucher au but si ardemment désiré, si péniblement atteint. Des symptômes sinistres annonçaient les ravages qu'avaient faits dans tout son être les débauches et les orgies; son teint était enflammé, ses yeux chargés de sang. Le médecin Chirac dut le prévenir que s'il ne mettait un terme à ses débordements, il courait risque de mourir

d'une attaque d'apoplexie. A force d'importunité, il le fit même consentir à suivre un régime qui devait précéder une saignée. Le duc d'Orléans, avant de se soumettre à cette réforme momentanée, voulut donner un grand dîner à ses rous; puis, le repas terminé, il se renferma avec la belle duchesse de Phalaris. Il était depuis un quart d'heure à peine avec sa maîtresse, lorsque tout à coup il fut pris d'un étourdissement et tomba à la renverse: la duchesse poussa des cris d'effroi et appela au secours. Par malheur les domestiques étaient presque tous absents; il s'écoula plus d'une heure avant qu'on pût avoir des médecins; et quand ils arrivèrent, ils n'eurent qu'un cadavre à examiner. Philippe d'Orléans, le faussaire, l'incestueux, l'empoisonneur, était allé rendre compte au tribunal suprême des crimes de sa vie.

Cette nouvelle se répandit en un instant dans la capitale et excita des transports d'allégresse parmi les Parisiens. Le jeune duc de Chartres lui-même, le fils du duc d'Orléans, prince dévot et imbécile, témoigna ouvertement sa joie d'un événement qui le débarrassait d'un tuteur incommode et qui lui permettait de se livrer à ses goûts de bigotisme.

Le champ se trouvant libre par la retraite du premier prince du sang, Louis-Henri de Bourbon Condé, désigné ordinairement par le nom de Monseigneur le Duc, se mit sur les rangs pour recueillir l'héritage du régent, c'est-à-dire pour lui succéder dans la charge de premier ministre; il se rendit chez le roi, où se trouvait déjà réuni tout ce que la cour renfermait de plus distingué et de plus ambitieux: l'évêque de Fréjus, avec lequel il s'était préalablement concerté, dit à haute voix en s'adressant à Louis XV, « que sa

« majesté ne pouvait mieux remplacer Philippe d'Orléans
« qu'en priant monseigneur le Duc de vouloir bien se charger
« du poids de toutes les affaires. » Le roi fit un signe d'assentiment; le prince prêta aussitôt le serment, puis se retira. Tous ceux qui étaient dans le cabinet le suivirent, ainsi que la foule qui se trouvait dans les pièces voisines, et lui formèrent un cortège qui le ramena à son appartement.

Fleury avait dit vrai, nul n'était plus capable que monseigneur le Duc de continuer dignement l'œuvre de dilapidation et d'abaissement continu de la France, entreprise par le régent. Henri de Bourbon atteignait alors sa trente-deuxième année; il était grand, maigre, borgne, d'une figure repoussante, d'une humeur brusque, d'un caractère frivole. Marié à une très-belle femme dont les autres connaissaient tout le prix, il prenait ailleurs ses plaisirs et entretenait, comme maîtresse en titre, une certaine marquise de Prie qui avait pris sur lui un empire extraordinaire, en l'énergant par d'abominables voluptés. Cette femme, dit Saint-Simon dans ses mémoires, avait l'air et la taille d'une déesse, un esprit brillant, extrêmement orné, cultivé par les meilleures lectures, avec le jugement de voiler son mérite; mais elle était également un prodige de vices: ambitieuse, avare, implacable dans ses haines, dévorée d'un insatiable besoin de domination. Tout annonçait qu'avec elle commencerait un règne de sang, de boue et de confusion.

L'ambassadeur anglais, qui connaissait son amour pour l'argent, lui fit offrir la pension de quarante mille livres sterling que recevait le cardinal Dubois, en échange de sa protection; ce qui fut accepté. Ensuite, et pour premier essai

de son autorité sur monseigneur le Duc, elle sollicita et obtint un édit contre les protestants qui étaient rentrés dans le royaume pendant la régence, mesure réclamée depuis plusieurs années par les ministres de sa majesté britannique avec d'autant plus d'insistance qu'elle tendait à ruiner l'industrie française.

La marquise prit de jour en jour plus d'ascendant sur son amant, et finit par s'emparer de l'administration absolue des affaires. Tout dépendit d'elle, grâces, honneurs et bénéfices; elle livra les emplois importants de l'état aux courtisans les plus lâches, les plus méprisables, les plus corrompus, ou à ceux qui les lui achetaient le plus cher. Elle dilapida les finances, accabla la nation d'édits bursaux, eut sa cour, ses flatteurs, dispensa les dignités, les honneurs, nomma cinquante-huit chevaliers du Saint-Esprit ou commandeurs ecclésiastiques, fit sept maréchaux de France, et disposa si absolument du royaume qu'en 1725, année où les pluies perdirent les récoltes, comme on portait processionnellement la châsse de sainte Geneviève pour demander à Dieu quelques jours de soleil, elle dit en riant à ceux qui l'entouraient : « Le peuple est fou; ne sait-il pas que c'est moi qui fais la » pluie et le beau temps? »

Elle exerçait en effet une grande influence sur les premiers seigneurs de la cour, dont la plupart étaient ses amants; le vieil évêque de Fréjus seul restait rebelle à ses séductions, et lui montrait une sorte de répulsion qu'il avait fait partager à son royal élève. Le duc de Bourbon crut même s'apercevoir que le roi lui témoignait par contre-coup moins d'affection; ce qui lui inspira de sérieuses inquiétudes et le

détermina à redoubler de soins et de prévenances pour regagner son amitié. En conséquence, il invita toute la cour à des fêtes à Chantilly, et défraya pendant un mois, de la manière la plus splendide, la maison du souverain. Plusieurs nobles dames voulurent profiter de l'absence de Fleury, demeuré à Versailles, pour essayer le pouvoir de leurs charmes sur le cœur du jeune monarque; elles n'y réussirent pas; Louis XV étant tout occupé de chasse, ne fit nulle attention à leurs agaceries. Du reste, un événement fort triste, la mort du jeune duc de Melun, éventré par un cerf, fit abrégier le voyage de Chantilly.

Le roi était à peine de retour à Versailles, qu'il tomba malade et fut pris d'une fièvre violente qui donna quelque crainte pour sa vie. Monseigneur le Duc avait parfaitement compris que sa puissance tenait à la dynastie de la branche aînée des Bourbons, et que du jour où la couronne passerait au roi d'Espagne ou dans la maison d'Orléans, il ne devait plus compter sur son maintien à la tête des affaires du royaume. Il résolut alors de marier Louis XV avec une femme en état de lui donner des enfants, et de renvoyer l'infante d'Espagne, qui n'avait pas encore huit ans. Un courrier fut aussitôt expédié à Madrid pour en porter la nouvelle à Philippe V.

D'étranges choses s'étaient passées dans ce pays depuis la mort du duc d'Orléans; le vieux roi Philippe avait abdicqué en faveur de son fils Louis I^{er}, marié à mademoiselle de Montpensier, princesse dissolue qu'on avait été obligé de reléguer dans le château de Buen-Retiro pour cacher ses débordements avec les dames de la cour. Pour son malheur,